Zeitschrift: Le conteur vaudois : journal de la Suisse romande
Band: 19 (1881)
Heft: 22

Artikel: Un bon client
Autor: Balluydier, A.
DOI: https://doi.org/10.5169/seals-186435

Nutzungsbedingungen
Die ETH-Bibliothek ist die Anbieterin der digitalisierten Zeitschriften auf E-Periodica. Sie besitzt keine Urheberrechte an den Zeitschriften und ist nicht verantwortlich für deren Inhalte. Die Rechte liegen in der Regel bei den Herausgebern beziehungsweise den externen Rechteinhabern. Das Veröffentlichen von Bildern in Print- und Online-Publikationen sowie auf Social Media-Kanälen oder Webseiten ist nur mit vorheriger Genehmigung der Rechteinhaber erlaubt. Mehr erfahren

Conditions d'utilisation
L'ETH Library est le fournisseur des revues numérisées. Elle ne détient aucun droit d'auteur sur les revues et n'est pas responsable de leur contenu. En règle générale, les droits sont détenus par les éditeurs ou les détenteurs de droits externes. La reproduction d'images dans des publications imprimées ou en ligne ainsi que sur des canaux de médias sociaux ou des sites web n'est autorisée qu'avec l'accord préalable des détenteurs des droits. En savoir plus

Terms of use
The ETH Library is the provider of the digitised journals. It does not own any copyrights to the journals and is not responsible for their content. The rights usually lie with the publishers or the external rights holders. Publishing images in print and online publications, as well as on social media channels or websites, is only permitted with the prior consent of the rights holders. Find out more

Download PDF: 14.07.2025

ETH-Bibliothek Zürich, E-Periodica, https://www.e-periodica.ch

Moi même, en cet instant, j'éprouve un genre de peur que je n'ai pas cité, celle que doivent ordinairement éprouver les gens qui écrivent, la peur d'ennuyer ses lecteurs.

BLACK.

Combien de robes Madame doit-elle avoir?

Alphonse Karr raconte dans ses *Menus propos* qu'à l'occasion de quelques articles publiés par lui sur le luxe exorbitant de la toilette des femmes, il reçut de nombreuses lettres, émanant pour la plupart de personnes vivement irritées. Mais parmi ces épitres émaillées de sottises, il s'en trouvait une que nous nous empressons de reproduire et à laquelle applaudiront non seulement tous les maris, mais toutes les dames douées de quelque peu d'esprit et de bon sens. — C'est une dame qui parle:

« J'habitais il y a quelque six ans, une petite ville où les femmes n'avaient d'occasion de montrer leurs toilettes qu'aux soirées du préfet, du général et du receveur. Pas une n'y manquait, et moi pas plus que les autres. Je jetai tout d'abord un regard sur la situation, comme un général avant de livrer bataille. Il n'y avait que deux partis raisonnables à prendre: ou manifester une robe nouvelle à chaque soirée, ou mettre la même robe à toutes les soirées.

« Personne ne prit franchement un des deux partis. Celle-ci exhiba quatre robes neuves, celle-là six; la femme du notaire, neuf; la femme du receveur, quatorze. Mais il y avait trois soirées par semaine, et cela toute l'année. Aucune de ces dames ne pouvant arborer cent cinquante-six belles robes neuves, il fallut que la femme du receveur elle-même, au bout de ses quatorze robes, recommençât le cercle, et le recommençât dix fois. C'était une impuissance, c'était une défaite et une humiliation. Pour moi, je mis invariablement une robe de mousseline blanche, et du mois de mai au mois d'octobre, je descendis au jardin cueillir ma coiffure. C'était là la grande affaire: — « Mettrai-je de petites touffes de muguet, ou des grappes de groseillier à fleurs roses? Et plus tard: — Mettrai-je des œillets, ou des roses, ou des jasmins? »

« Comme, à la rigueur, sans que je sois bien riche, on savait que j'aurais pu avoir plusieurs robes, je n'étais pas vaincue: je ne voulais avoir qu'une robe.

« A la seconde soirée, les femmes me regardèrent avec un peu de dédain; mais, à la cinquième, quand la femme du médecin eût épuisé ses quatre robes et dut remontrer sa première; quand, à la quinzième, il fallut que la femme du receveur avouât que c'était fini et qu'on allait revoir de nouveau défiler les quatorze robes déjà connues, je fus très victorieuse.

» Puis, quand la bise fut venue, je rassemblai toutes les économies que j'avais faites sur mes toilettes pendant l'été, et j'eus une belle robe de velours noir, sans aucune garniture. Je mis mes cheveux en bandeaux. Il y avait bien au jardin encore quelques roses remontantes, quelques roses du roi, quelques chromatelles. Je n'en mis qu'une dans mes cheveux, parce que je pensai qu'il faudrait bientôt les remplacer par des camélias artificiels, et que je ne voulais pas mettre moins de ce qui s'achète que de ce que j'ai dans mon jardin. Je voulais encore ne pas être vaincue, et je ne le fus pas; et bien des fois je fus la plus belle.

Ma robe de velours, que je mis à son tour du mois d'octobre au mois de mai, me rendit bien fière et bien heureuse, car, pour l'acheter, je n'avais retranché ni un plat de la table de mon mari, ni un jouet à mes chers enfants, ni un bout de chandelle à mes domestiques.

» Si vous saviez quelle lésinerie, quelle avarice, quelle misère président à la vie intérieure de beaucoup de ces belles dames si élégantes! que de lamentations sur les dépenses qu'entraîne l'éducation des enfants! sur la cherté des vivres! Comme les pauvres maris ont du mauvais café! comme on fait acheter de la viande de deuxième qualité! comme on traite le nécessaire de superflu, pour pouvoir traiter le superflu de nécessaire! Payer une robe 400 fr., c'est tout naturel! Si le mari dit un mot, on lui prouve que c'est pour rien; que madame*** en a une de six cents; qu'il faut *bien être comme tout le monde;* qu'il faut bien *être propre.*

» Si cependant il trouve mauvais qu'on paye une robe quatre cents francs, eh bien! on n'ira plus dans le monde, on fermera sa porte, on vivra dans la retraite.

» Et les larmes s'échappent, et les sanglots font explosion.

» Une robe de 400 francs! on n'en peut avoir à moins. — Mais ce qui est vraiment horrible, c'est le prix du beurre!

» Et les légumes!... Marguerite n'a-t-elle pas payé hier une botte de carottes six sous!

» Je crois, par exemple, qu'elle fait un peu danser l'anse du panier. »

Un bon client.

On a assez parlé jusqu'ici, de nihilisme, d'assassinats et d'autres choses lugubres, dont le gouvernement russe a été l'objet, pour qu'une amusante anecdote sur Nicolas Ier soit la bienvenue chez nos lecteurs.

Nicolas Ier se levait régulièrement à 7 heures en toute saison. De 8 à 9 heures, en hiver comme en été, par tous les temps, et toujours en habit militaire, il faisait une promenade autour du Palais. A 9 heures, il recevait ses ministres; à 10, il allait saluer l'Impératrice, embrasser ses enfants, et passer quelques minutes dans le cercle de sa famille. Fidèle à cette maxime, « l'exactitude est la politesse des princes », il ne se faisait jamais attendre, même d'une minute, quand il avait assigné un rendez-vous. Il marchait presque toujours seul, coiffé du casque de sa garde et enveloppé du manteau gris porté par les officiers. — Nul n'avait le droit, sous peine d'être mis en prison, d'aborder l'empereur et de lui présenter un placet dans la rue. Néanmoins le trait suivant, démontre qu'il n'en fut pas toujours ainsi.

Il est expressément défendu de fumer dans les rues de St-Pétersbourg. L'empereur Nicolas avait une telle aversion pour les fumeurs, que la fumée d'un cigare, lui semblait un crime de lèse-odorat.

Un jeune Français, récemment débarqué des bords de la Garonne sur la rive de la Néva, se promenait un jour sur la Perspective, en compagnie d'un Havane qui avait pour lui tous les attraits du fruit défendu. La Perspective de Newski était déserte et silencieuse; à cette heure matinale notre flâneur ne craignait pas d'être surpris en contravention, lorsque tout à coup il fut abordé par un officier, qui lui dit :

— Il paraît monsieur, que vous ignorez les règlements de la police sur les fumeurs?

— J'ai trop de respect pour la vérité pour vous répondre affirmativement, répliqua le fumeur en envoyant une vigoureuse bouffée de tabac au nez de son interlocuteur.

— Alors pourquoi fumez-vous? répondit à son tour l'officier.

— Pour me désennuyer et passer le temps qui, dans votre *chien de pays*, soit dit sans vous offenser, me paraît passablement long.

— Sans commettre une indiscrétion, pourrait-on savoir ce qui vous retient?

— Ce sont mes affaires.

— Monsieur est négociant, sans doute?

— En vin ou en *vain*, comme vous le désirerez, car les temps sont durs; vos grands seigneurs ont le mauvais goût de ne boire que du champagne, et moi je n'ai que du bordeaux à leur offrir; aussi depuis mon arrivée jusqu'à ce jour, j'ai fait *choux blanc*, quoique ce légume, cher à tout bon estomac russe, ne figure pas sur la carte de mes prix-courants.

Devisant ainsi, le commis-voyageur et l'officier cheminaient, l'un près de l'autre, sur le trottoir de la Perspective de Newski, dans la direction du Palais d'hiver.

— Vous me faites l'effet d'un bon diable, mon officier, lui dit le voyageur; me permettrez-vous, pour faire plus ample connaissance, de vous offrir un cigare? Je vous préviens qu'ils sont excellents.

— Je vous remercie mille fois, je ne fume jamais. En ma qualité d'officier, je ne puis enfreindre les ordres de Sa Majesté. L'empereur Nicolas est sévère sur le chapitre de la discipline.

— Sa Majesté! s'écrie le voyageur en riant, Sa Majesté se fiche pas mal de vous et de moi; elle dort encore à cette heure. Allons, acceptez ce havane, enflammez-le, fumez, et l'empereur Nicolas n'en saura rien.

L'officier persista dans son refus.

— A propos, mon brave, reprit le Bordelais, connaissez-vous Nicolas?

— Qui ne le connaît pas?

— Le voyez-vous souvent?

— Tous les jours pour affaires de service.

— Tous les jours?

— Sans doute, puisque la nature de mes fonctions m'attache on ne peut plus près de sa personne.

— Et chaque jour vous pouvez lui parler?

— Comme je vous parle en ce moment.

— Ah çà! mon capitaine, *ne blaguons* pas, ce que vous me dites là n'est pas une balançoire?

— Un officier qui se respecte ne ment jamais.

— Eh bien! puisque vous connaissez Nicolas, dites-le moi franchement, est-ce un bon *zig?*

— Voilà un mot que je ne comprends pas.

— Un bon zig signifie un bon enfant; or, je vous le demande, votre empereur mérite-t-il l'application?

L'officier, que la gaieté toute française du voyageur amusait, répondit :

— L'empereur est d'une telle sévérité pour moi, que je ne puis répondre à cette question.

— Je comprends, vous l'aimez peu, vous ne l'aimez guère, vous ne l'aimez pas, comme dit la chanson.... Tant pis! car je vous aurais prié de me rendre un service.

— Lequel?

— Celui de lui faire parvenir la carte de mes prix-courants. Mes vins sont excellents, mes prix modérés, deux recommandations qui remplacent avec avantage celles que je n'ai point.

— Je puis faire mieux encore pour vous.

— Serait-ce possible, *mon colonel?*

— Je puis vous présenter au maître d'hôtel de Sa Majesté, demain matin si vous le désirez, à dix heures précises.

Où?

— Au Palais d'hiver; je vous attendrai devant la grande porte, mais soyez exact.

— C'est convenu, *mon général*, j'apporterai des échantillons, et si j'obtiens une commande, comme je l'espère, nous nous *flanquerons une culotte soignée* au restaurant en buvant à la santé de l'empereur.

Sur ces entrefaites, les deux promeneurs étaient arrivés sur la place du Palais d'hiver.

— Faites-moi le plaisir de jeter votre cigare, dit l'officier au Bordelais, car les hommes de garde au Palais pourraient me voir et me considérer comme complice de votre contravention.

— Bien volontiers, répondit le fumeur.

Et, joignant le geste à la parole, il lança dans l'espace le bout de son cigare enflammé. L'officier regarda sa montre; elle marquait huit heures.

— Pardonnez-moi, dit-il, si je suis forcé de vous quitter; mon service me réclame. Nous nous reverrons demain, à notre rendez-vous.

— Je serai exact; vous pouvez y compter. Adieu, *mon général.*

L'officier disparut dans la cour du Palais, et le voyageur rentra à son hôtel en disant :

— Quel honneur, si je pouvais écrire sur mon carnet d'ordres le nom de Sa Majesté l'empereur Nicolas, autocrate de Russie, roi de Pologne, etc.!

Le lendemain, à dix heures, il trouva sa connaissance de la veille se promenant de long en large devant la porte du Palais.

— Eh bien! mon brave, lui demanda-t-il après avoir échangé une cordiale poignée de main, que dois-je espérer?

— La commande que je vous ai promise hier, répondit l'officier. Venez. Sa Majesté, prévenue de votre visite, vous recevra elle-même.

Un instant après, le Bordelais se trouva dans une pièce modestement meublée et n'indiquant en rien la magnificence d'une demeure impériale.

— Cet appartement, s'écria-t-il est donc le *bazar* de celui qui tient dans ses mains les destinées de soixante millions d'hommes? Ma foi, mon brave, vous conviendrez avec moi que votre empereur n'est pas difficile.

L'officier sourit et lui demanda s'il avait apporté son carnet.

— Le voici, répondit le voyageur.

L'officier le prit, le feuilleta pour la forme, et écrivit sur une page vierge encore, une importante commande, au bas de laquelle il signa : *Nicolas.*

— Que vois-je, oh! mon Dieu! s'écria le commis voyageur en s'inclinant devant l'officier..., vous.. vous... seriez....

— Je suis l'empereur, heureux d'avoir pu vous rendre le service que vous m'avez demandé hier.

Cette signature, ajouta le voyageur en la portant à ses lèvres, fera ma fortune.

— A mon tour, répondit l'empereur, j'ai une grâce à vous demander, monsieur.

— Oh! parlez, sire.

— La première, de ne plus fumer dans les rues de Saint-Pétersbourg. Les Français ne doivent donner que de bons exemples.

(A BALLUYDIER.)

Coumeint quiet sè faut pas laissi conseilli pè la dzalodzi.

On vilhio cocardier, gaillâ retso, mâ étiquo, avâi mariâ 'na dzeina gaupa, bin galéza et tota dzeintrollietta. Cein ne fasâi pas on pâ dâi mî assorti, mâ que volliâi-vo! La coo avâi prâo mounia et la lurena sè peinsâvè petétrè qu'avoué la pé d'on vîlhio l'ein porrâi prâo retrovâ, on dzouveno. L'allà